

Édouard
Louis

Qui a tué mon père

Édouard
LOUIS

Seuil



QUI A TUÉ MON PÈRE

DU MÊME AUTEUR

Pierre Bourdieu : l'insoumission en héritage
PUF, 2013

En finir avec Eddy Bellegueule
Seuil, 2014
et « Points », n° P4092

Histoire de la violence
Seuil, 2016
et « Points », n° P4466

ÉDOUARD LOUIS

QUI A TUÉ MON PÈRE

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Pour les citations de Peter Handke, *Le Malheur indifférent*,
traduit de l'allemand par Anne Gaudu, p. 30 et p. 65 :
© Éditions Gallimard, 1975 et © Suhrkamp Verlag
Frankfurt am Main, 1974. All rights reserved by
and controlled through Suhrkamp Verlag Berlin.

Qui a tué mon père

Copyright © 2018, Édouard Louis. Tous droits réservés.

ISBN 978-2-02-139946-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Xavier Dolan

Si ce texte était un texte de théâtre, c'est avec ces mots-là qu'il faudrait commencer : Un père et un fils sont à quelques mètres l'un de l'autre dans un grand espace, vaste et vide. Cet espace pourrait être un champ de blé, une usine désaffectée et déserte, le gymnase plastifié d'une école. Peut-être qu'il neige. Peut-être que la neige les recouvre petit à petit jusqu'à les faire disparaître. Le père et le fils ne se regardent presque jamais. Seul le fils parle, les premières phrases qu'il dit sont lues sur une feuille de papier ou un écran, il essaye de s'adresser à son père mais on ne sait pas pourquoi c'est comme si le père ne pouvait pas

QUI A TUÉ MON PÈRE

l'entendre. Ils sont près l'un de l'autre mais ils ne se trouvent pas. Parfois leurs peaux se touchent, ils entrent en contact mais même là, même dans ces moments-là ils restent absents l'un de l'autre. Le fait que seul le fils parle et seulement lui est une chose violente pour eux deux : le père est privé de la possibilité de raconter sa propre vie et le fils voudrait une réponse qu'il n'obtiendra jamais.

I

Quand on lui demande ce que le mot racisme signifie pour elle, l'intellectuelle américaine Ruth Gilmore répond que le racisme est l'exposition de certaines populations à une mort prématurée.

Cette définition fonctionne aussi pour la domination masculine, la haine de l'homosexualité ou des transgenres, la domination de classe, tous les phénomènes d'oppression sociale et politique. Si l'on considère la politique comme le gouvernement de vivants par d'autres vivants, et l'existence des individus à l'intérieur d'une communauté qu'ils n'ont pas choisie, alors, la politique, c'est la distinction entre des populations

QUI A TUÉ MON PÈRE

à la vie soutenue, encouragée, protégée, et des populations exposées à la mort, à la persécution, au meurtre.

Le mois dernier, je suis venu te voir dans la petite ville du Nord où tu habites maintenant. C'est une ville laide et grise. La mer est à quelques kilomètres à peine mais tu n'y vas jamais. Je ne t'avais pas vu depuis plusieurs mois – c'était il y a longtemps. Au moment où tu m'as ouvert la porte je ne t'ai pas reconnu.

Je t'ai regardé, j'essayais de lire les années passées loin de toi sur ton visage.

Plus tard, la femme avec qui tu vis m'a expliqué que tu ne pouvais presque plus marcher. Elle m'a dit, aussi, que tu avais besoin d'un appareil pour respirer la nuit ou ton cœur s'arrête, il ne peut plus battre sans assistance, sans l'aide d'une machine, il ne veut plus battre. Quand tu t'es levé pour aller aux toilettes et que tu es

QUI A TUÉ MON PÈRE

revenu, je l'ai vu, les dix mètres que tu as parcourus t'ont essoufflé, tu as dû t'asseoir pour reprendre ta respiration. Tu t'es excusé. C'est une chose nouvelle, les excuses, de ta part, je dois m'y habituer. Tu m'as expliqué que tu souffrais d'une forme de diabète grave, en plus du cholestérol, que tu pouvais faire un arrêt cardiaque à n'importe quel moment. En me décrivant tout ça, tu perdais ton souffle, ta poitrine se vidait de son oxygène, comme si elle fuyait, même parler était un effort trop intense, trop grand. Je te voyais lutter contre ton corps mais j'essayais de faire comme si je ne remarquais rien. La semaine d'avant, tu avais été opéré pour ce que les médecins appellent une éventration – je ne connaissais pas le mot. Ton corps est devenu trop lourd pour lui-même, ton ventre s'étire vers le sol, il s'étire trop, trop fort, tellement fort qu'il se déchire de l'intérieur, qu'il s'arrache de son propre poids, de sa propre masse.

Tu ne peux plus conduire sans te mettre en danger, tu n'as plus le droit de boire d'alcool, tu

QUI A TUÉ MON PÈRE

ne peux plus te doucher ou aller travailler sans prendre des risques immenses. Tu as à peine plus de cinquante ans. Tu appartiens à cette catégorie d'humains à qui la politique réserve une mort précoce.

Pendant toute mon enfance j'ai espéré ton absence. Je rentrais de l'école en fin d'après-midi, aux alentours de cinq heures. Je savais qu'au moment où je m'approchais de chez nous, si ta voiture n'était pas garée devant notre maison, cela voulait dire que tu étais parti au café ou chez ton frère et que tu rentrerais tard, peut-être au début de la nuit. Si je ne voyais pas ta voiture sur le trottoir devant la maison je savais qu'on mangerait sans toi, que ma mère finirait par hausser les épaules et nous servir le repas et que je ne te verrais pas avant le lendemain. Tous les jours, quand je m'approchais de notre rue, je pensais à ta voiture et je priais dans ma

QUI A TUÉ MON PÈRE

tête : faites qu'elle ne soit pas là, faites qu'elle ne soit pas là, faites qu'elle ne soit pas là.

Je n'ai appris à te connaître que par accident. Ou par les autres. Il n'y a pas si longtemps j'ai demandé à ma mère comment elle t'avait rencontré, et pourquoi elle était tombée amoureuse de toi. Elle a répondu : Le parfum. Il portait du parfum et à cette époque-là tu sais, ce n'était pas comme maintenant. Les hommes ne mettaient jamais de parfum, ça ne se faisait pas. Mais ton père, oui. Lui, oui. Il était différent. Il sentait tellement bon.

Elle avait continué C'est lui qui voulait de moi. Moi, je venais de divorcer de mon premier mari, j'avais réussi à m'en débarrasser et j'étais plus heureuse comme ça, sans homme. Les femmes sont toujours plus heureuses sans homme. Sauf qu'il a insisté. Il arrivait à chaque fois avec du chocolat ou avec des fleurs. Alors j'ai fini par céder. J'ai cédé.

QUI A TUÉ MON PÈRE

2002 – ce jour-là, ma mère m'avait surpris en train de danser, seul, dans ma chambre. J'avais essayé de faire des mouvements les plus silencieux possible, de ne pas faire de bruit, de ne pas respirer trop fort, la musique n'était pas forte non plus mais elle avait entendu quelque chose de l'autre côté de la paroi du mur et elle est venue voir ce qui se passait. J'ai sursauté, à bout de souffle, mon cœur dans la gorge, mes poumons dans la gorge, je me suis tourné vers elle et j'ai attendu – *cœur dans la gorge, poumons dans la gorge*. Je m'attendais à un reproche ou à une moquerie mais elle m'a dit avec un sourire que c'était quand je dansais que je te ressemblais le plus. Je lui avais demandé : « Papa a déjà dansé ? » – que ton corps ait déjà fait quelque chose d'aussi libre, d'aussi beau et d'aussi incompatible avec ton obsession de la masculinité m'a fait comprendre que peut-être tu avais été une

QUI A TUÉ MON PÈRE

autre personne, un jour. Ma mère avait fait oui de la tête : « Ton père dansait tout le temps ! Partout où il allait. Quand il dansait tout le monde le regardait. J'étais fière que ce soit mon homme ! » J'avais traversé la maison en courant et j'étais venu te voir dans la cour où tu coupais du bois pour l'hiver. Je voulais savoir si c'était vrai. Je voulais une preuve. Je t'ai répété ce qu'elle venait de me dire et tu as baissé les yeux en disant, avec une voix très lente : « Il ne faut pas croire à toutes les conneries que raconte ta mère. » Mais tu rougissais. Je savais que tu mentais.

*

Un soir où j'étais seul parce que vous étiez partis manger chez des amis et que je n'avais pas voulu vous accompagner – souvenir du poêle à bois qui diffusait dans toute la maison son odeur de cendre et sa lumière calmement orangée – j'avais trouvé dans un vieil album de famille rongé par les mites et par l'humidité

QUI A TUÉ MON PÈRE

des photos sur lesquelles tu étais déguisé en femme, en majorette. Depuis ma naissance je t'avais vu mépriser tous les signes de féminité chez un homme, je t'avais entendu dire qu'un homme ne devait *jamais se comporter comme une femme*, jamais. Tu semblais avoir à peu près trente ans sur les clichés, je pense que j'étais né déjà. J'ai observé jusqu'au bout de la nuit ces images de ton corps, de ton corps habillé d'une jupe, de la perruque sur ta tête, du rouge sur tes lèvres, de la poitrine artificielle sous ton T-shirt que tu avais dû bricoler avec du coton et un soutien-gorge. Le plus étonnant pour moi, c'est que tu avais l'air heureux. Tu souriais. J'ai volé une de ces photos et j'ai essayé de la déchiffrer ensuite, plusieurs fois par semaine, en la sortant du tiroir où je l'avais cachée. Je ne t'ai rien dit.

Un jour, j'ai écrit dans un carnet à propos de toi : *faire l'histoire de sa vie, c'est écrire l'histoire de mon absence.*

QUI A TUÉ MON PÈRE

Une autre fois, je t'ai surpris en train de regarder un opéra retransmis en direct à la télé. Tu n'avais jamais fait ça avant, pas devant moi. Quand la cantatrice a chanté sa complainte j'ai vu tes yeux se mettre à briller.

Le plus incompréhensible, c'est que même ceux qui ne parviennent pas toujours à respecter les normes et les règles imposées par le monde s'acharnent à les faire respecter, comme toi quand tu disais qu'un homme ne devait jamais pleurer.

Est-ce que tu souffrais de cette chose, de ce paradoxe ? Est-ce que tu avais honte de pleurer, toi qui répétais qu'un homme ne devait pas pleurer ?

Je voudrais te dire : je pleure aussi. Beaucoup, souvent.

QUI A TUÉ MON PÈRE

2001 – soirée d’hiver encore, tu as invité du monde pour manger avec nous, beaucoup d’amis, ce n’est pas quelque chose que tu faisais souvent et j’ai eu l’idée de préparer un spectacle pour toi et pour les adultes qui étaient là. J’ai proposé à tous les enfants assis autour de la table, trois garçons en plus de moi, de venir dans ma chambre pour se préparer et répéter – j’avais décidé qu’on imiterait le concert d’un groupe de pop qui s’appelait Aqua, disparu depuis. J’ai inventé des chorégraphies pendant plus d’une heure, des mouvements, des gestes, je donnais les ordres. J’avais choisi d’être la chanteuse, les trois autres garçons feraient les chœurs et les musiciens en grattant sur des guitares invisibles. Je suis entré le premier dans la salle à manger, les autres me suivaient, j’ai donné le signal et nous avons commencé le spectacle mais tu as tout de suite tourné la tête. Je ne comprenais pas. Tous les adultes nous regardaient mais pas toi. Je chantais plus fort, je dansais avec des gestes plus violents pour que



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2018. N° 139943 (00000)
Imprimé en France